ments d'imagination et les élans de cœur qui faisaient déserter le vieux paganisme, jadis floraison de joyeuses croyances, aujourd'hui culte mort, bois vermoulu.

Le pauvre Galiléen attaché sur son gibet dominait le monde. Ne racontait-on pas qu'il avait dit : « Venez à moi, vous tous qui avez faim et soif de justice, et je vous satisferai ! » Et, misérables accablés sous l'iniquité sociale, esclaves courbés sous la tyrannie du maître, tous ceux que l'existence avait meurtris, désenchantés, endoloris, allaient, avec espérance, vers le vagabond passé dieu, vers le persécuté, le supplicié devenu désormais le dispensateur du salut, le vainqueur de la mort, celui qui donnait la vie éternelle.

CHAPITRE VI

LA RELIGION NATURELLE

La différence entre les religions révélées et la religion naturelle consiste en ce que les premières s'appuient sur des documents prétendus sacrés, d'origine miraculeuse, écrits sous la dictée du Saint-Esprit ou d'un ange, tandis que la religion naturelle ne se réclame que de la logique et de la science purement humaines. Dans les religions révélées, le miracle se trouve à l'origine et s'étend sur la religion tout entière; dans la religion naturelle on se passe de tout miracle.

Il y a eu, en France, deux tentatives pour établir, avec la protection de l'État, la religion naturelle. La première s'est faite sous l'inspiration de Robespierre, pendant la Révolution française, et a abouti au culte de l'Être suprême. La seconde s'est produite pendant le Directoire et a été favorisée par l'un des chefs du pouvoir exécutif : La Reveillière-Lepeaux.

Robespierre était l'un des disciples les plus fervents de Jean-Jacques Rousseau. Il croyait, comme son maître, à la nécessité d'une religion d'État, très simple dans ses dogmes, mais aussi très autoritaire. Rousseau, dans le *Contrat social*, avait réduit toute la religion à l'affirmation

de l'existence d'un Dieu créateur, rémunérateur et vengeur, et à l'immortalité de l'âme. Accepter ces deux dogmes était un devoir social ; les repousser constituait un crime d'État passible de la peine de mort. C'était sévère.

On peut, cependant, de très bonne foi et sans troubler l'ordre social, être amené à penser sur ces deux questions autrement que Jean-Jacques Rousseau. Sinon, il faudrait admettre que Rousseau et ses précurseurs en déisme ont été des prophètes infaillibles, des argumentateurs divins, des inspirés, ce qui nous ferait retomber dans la théorie des religions révélées. Le panthéisme, le matérialisme, le scepticisme aussi, ne manquent pas de raisons, de probabilités en leur faveur. Que le déisme de Rousseau et de Robespierre soit la vérité pour les hommes dont l'intelligence est façonnée comme celle de Robespierre et de Rousseau, c'est à merveille. Mais que ces hommes exigent, sous peine de mort, qu'on argumente comme eux et qu'on résolve à leur manière le problème de l'existence de Dieu, cela manque par trop d'humilité et de bienveillance.

Par malheur, l'intolérance est à ce point inhérente à l'humanité et fait tellement partie du bagage des traditions humaines, que Robespierre amena la Convention nationale à voter les deux dogmes du *Contrat social* et la sanction qui les accompagnait. On institua une fête de l'Être suprême que présida Robespierre. Sur les hauteurs de Montmartre, on brûla solennellement un mannequin énorme (car il faut que toutes les religions intolérantes brûlent quelque chose). Ce mannequin figurait « le monstre de l'athéisme ».

Le « monstre » fut brûlé... et quelques jours après Robespierre était guillotiné.

De cette façon se termina la première tentative de religion naturelle et officielle. La seconde eut un sort moins tragique.

Quelques très braves gens avaient remarqué que ce qui répugnait à la conscience populaire et aux esprits éclairés n'était pas la morale religieuse et les espérances d'immortalité, mais les dogmes obscurs, les miracles absurdes, l'appareil comminatoire d'enfer, de supplices, de menaces, d'intolérance, cortège habituel des religions révélées. Ils avaient fait ce raisonnement très simple, et qui n'aurait pas déplu à Voltaire, que la religion se régénérerait et s'emparerait des consciences pures et des cœurs aimants en se dépouillant de tout ce qui, dans le passé, l'avait attristée et enlaidie. Aimer Dieu comme on aime un bon père, toujours prêt à pardonner, aimer ses frères, malgré leurs erreurs ou leurs fautes, chanter, à l'occasion, les louanges du premier et, en toutes circonstances, se dévouer aux autres, n'était-ce pas un programme religieux très acceptable? On l'agrémenterait de cérémonies joyeuses à l'œil et douces à l'oreille où abonderaient la musique et les fleurs. Il y avait une fête de l'initiation au culte nouveau, auquel on donna le nom caractéristique de Théophilanthropie. Cette fête, qui remplacerait le baptême chrétien, se ferait dans des temples gaiement décorés, où les femmes se rendraient en habits roses et blancs agrémentés des fleurs de chaque saison. On y ferait de bonne musique, on y mettrait de bons tableaux, rappelant des scènes champêtres, des exemples de vertus; on y entendrait de bons

discours, où la mansuétude théophilanthropique remplacerait la sécheresse calviniste, l'arrogance orthodoxe des vieilles églises. A l'occasion des mariages, on agirait de même : des gravures de l'époque représentent de jeunes époux, dans un temple embaumé de roses, tenant chacun par la main l'extrémité d'une chaîne de fleurs. C'était idyllique, florianesque, mais point ridicule. L'ironie gauloise, cependant, se moqua de cette religion d'opéra-comique. Elle eut tort. La théophilanthropie ne faisait de mal à personne, ne provoquait aucun désordre, ne faisait appel à aucune intolérance. Elle humanisait la religion, la rendait douce, sensible, un peu meilleure. Elle plut à un grand nombre de bourgeois et d'habitants des campagnes. En quelques années elle compta, à Paris seulement, dix-sept églises très fréquentées.

Des cantiques furent composés à son usage, et parmi ces cantiques il en est de très supérieurs aux psaumes de David. Les Théophilanthropes eurent un rituel particulier, des ministres du culte, des orateurs attitrés. Leur succès devint assez considérable pour inquiéter le catholicisme. Des polémiques s'engagèrent et ne brillèrent point par la bonne foi ni la courtoisie. Comme l'un des protecteurs de la théophilanthropie, le directeur La Reveillère-Lépaux, était bossu, on se livra sur ce sujet à des plaisanteries de mauvais goût. Ce procédé de réfutation philosophique ne suffisant pas, on fit des jeux de mots sur les théophilanthropes : on les appela « filous en troupe ». Mais il est probable que ces attaques vulgaires, que leurs auteurs croyaient spirituelles, n'auraient pas eu raison du culte nouveau. Le premier consul Bonaparte, préméditant de

« relever les autels » et de restaurer le catholicisme, fit brutalement fermer par la police les églises consacrées à la théophilanthropie : cette religion, éclose parmi les fleurs, devint martyre et ne fit pas de martyrs. Elle a laissé un souvenir souriant : elle est le dernier acte religieux de la Révolution française, agissant dans son indépendance.

L'Empire n'était pas un gouvernement débonnaire aux entreprises philosophiques. La restauration royaliste, toute préoccupée de compléter l'œuvre réactionnaire de Napoléon, favorisa l'esprit clérical. Les jésuites redevinrent un moment les maîtres de la France, et la dévotion ultramontaine eut des heures de succès. Elle rencontra, pour la combattre, Bérenger qui chanta le Dieu des bonnes gens, ce Dieu devant lequel on s'incline « le verre en main » ; Paul-Louis Courier, qui cisela d'attiques épigrammes contre la Congrégation, et surtout trois penseurs de grande allure, préoccupés tous les trois de fonder une religion : Saint-Simon, Fourier et Auguste Comte.

La religion de Saint-Simon est, avant tout, utilitaire. C'est une religion d'ingénieurs, d'industriels, de créateurs de sociétés en commandite. Elle se révéla, dans le monde purement philosophique, par la doctrine de la réhabilitation de la chair, l'émancipation de la femme et la théorie d'un pape laïque, vénéré sous le nom de « Père ». Saint-Simon se montra résolument hostile aux idées de mortifications, de jeûne religieux, de mépris du corps humain, professés par le christianisme. Si nous avons un corps, ce n'est pas pour le macérer, mais pour l'amener à son plein épanouissement et le faire participer à toutes les

jouissances terrestres. Il y avait là une réaction très explicable contre le spiritualisme à outrance et le mysticisme chrétien. Quant à la femme, n'est-il pas inique de la reléguer dans les besognes serviles du ménage? Une pareille injustice s'explique chez des croyants qui se sont demandé sérieusement si la femme avait une âme; elle ne se comprend pas chez des hommes du XIXe siècle, ayant des prétentions à l'équité et à la science. Il faut réorganiser le monde sur des bases scientifiques, industrielles, d'où seront bannies les illusions des religions révélées, leurs promesses décevantes, mensongères et déprimantes. La religion saint-simonienne trouva crédit auprès d'un grand nombre d'hommes distingués qui s'en servirent pour faire fortune, et l'abandonnèrent ensuite.

Les adeptes de Fourier se montrèrent plus tenaces; ils crurent avoir découvert une loi sociale nouvelle qu'ils formulèrent ainsi : Les attractions sont proportionnelles aux destinées. Chacun, d'après cette loi, était appelé à une fonction particulière, à un travail personnel, et, comme on fait toujours bien et toujours volontiers ce à quoi on est apte, le travail, au lieu d'être une malédiction, ainsi que le voulait la Bible, devenait une attraction et un plaisir. Il ne s'agissait plus que de grouper les travailleurs selon leurs aptitudes et leurs goûts. On imagina de vastes établissements, désignés sous le nom de phalanstères, où l'on vivrait dans un labeur qui serait un plaisir, dans un plaisir qui serait un labeur. Du travail attrayant on déduisit l'éducation attrayante, le gouvernement attrayant, les passions attrayantes, tous les attraits enfin. Malgré les idées

ingénieuses, fines, justes et fécondes de cette théorie, elle n'étendit pas beaucoup ses conquêtes sur les intelligences. Un essai malheureux de vie phalanstérienne au Texas acheva de ruiner cette religion sensualiste.

Auguste Comte a mieux réussi. Il a fondé la religion positiviste sur le culte de l'humanité. Sous prétexte que l'infini est un océan pour lequel nous n'avons ni barque ni voiles, il a proscrit toutes les recherches métaphysiques, condamné les théories sur Dieu et les destinées de l'âme humaine. Ces choses ne le préoccupent pas. Il faut s'en tenir à ce qu'on voit, à ce qu'on touche. L'humanité est là, avec ses noblesses, ses grandeurs : honorons-les, rendons-leur hommage et culte. Prenons pour types d'imitation les hommes légitimement illustres, les vrais types de dignité morale, de puissance intellectuelle. Qu'ils remplacent les saints du calendrier et qu'on institue des fêtes en leur honneur : nous aurons ainsi la fête de la poésie, incarnée en Virgile, celle de l'héroïsme, incarnée en Socrate, celle du patriotisme, incarnée en Jeanne d'Arc. Désormais, les hommes ne perdront plus leur temps dans des rêveries théologiques. Sur le terrain solide de la réalité, ils édifieront leurs lois, leur morale, leur science, leur religion.

Cette simplification du problème philosophique a paru trop mesquine à plus d'un penseur contemporain. Avant de conclure qu'il faut renoncer à s'occuper des destinées de l'âme, il serait nécessaire de prouver que la science a dit son dernier mot là-dessus. Pourquoi fermer la porte aux découvertes possibles? Ne serait-il pas plus sage, tout en proscrivant l'intolérance des religions révélées, tout en

se gardant d'accepter des solutions trop rapides, de conserver un peu d'espérance dans l'inconnu? N'en déplaise aux positivistes, le livre de la science n'est pas un livre fermé, et l'humanité y pourra écrire encore bien des pages merveilleuses.

CHAPITRE VII

LA RELIGION MUSULMANE

Deux grandes religions, comme deux puissants fleuves, sont sorties de la Bible : le christianisme et le mahométisme.

Le christianisme est environné de légendes, ses origines sont incertaines, obscures. Le héros moral qu'il glorifie et divinise apparaît, surtout, comme un merveilleux poète de la conscience pure et des espérances divines. Il agit peu; il se contente de jeter aux pauvres gens qui l'écoutent quelques paroles émouvantes ou consolatrices. La série des miracles qu'il accomplit, ou qu'on lui impute, est des plus courtes et des moins variées; il s'agit simplement de quelques guérisons d'aveugles, d'estropiés, d'exorcismes sur des démoniaques. Le miracle de la résurrection d'un mort, la résurrection de Lazare, ne se trouve que dans le plus récent, le moins authentique des évangiles : l'évangile selon saint Jean. Les miracles de la multiplication des cinq pains et des cinq poissons, de l'eau changée en vin aux noces de Cana, ont plutôt le caractère de symboles que d'événements présentés comme historiques. Le seul moment où Jésus sort de la prédication et du rêve pour entrer dans l'action est celui qui précède immédiatement sa mort. Alors le Nazaréen a une velléité